

## Fragments d'une histoire juste pour rire...

Numéro 316, été 2017

La dictature du rire. Parts d'ombre de l'humour

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85729ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(2017). Fragments d'une histoire juste pour rire.... *Liberté*, (316), 32–35.

## RETOUR

# Fragments d'une histoire, juste pour rire...

Si j'avais une véritable vocation de philosophe, ma tâche consisterait à contester, par la critique, la critique prévalente. Je démontrerais que celle-ci n'équivaut souvent qu'à un détour bienveillant permettant de cautionner des forces sociales qui cherchent au contraire à paralyser à leur endroit la critique. Cette masse désire préserver son ordre établi, son désordre infini. La pensée s'occupe ainsi à défendre ce qui, au bout du compte, est refus de la pensée. Cela se fait par d'innombrables jeux de miroirs où paraissent au contraire briller mille éclairs de l'invention critique. Mais le compte final dit tout : les choses non seulement restent comme elles sont mais s'accroissent dans leur propre sens de choses abandonnées à leur agitation.

— Pierre Vadeboncœur, *L'humanité improvisée*, 2000

Le 1<sup>er</sup> juin 1989, un projet de Musée... pour rire est déposé pour la première fois au ministère des Affaires culturelles du Québec. Présenté par le Groupe Rozon, il se concrétisera quatre ans plus tard, avec un important appui financier des différents paliers de gouvernement. Fermé dix mois après son ouverture puis rouvert, ce projet subira plusieurs transformations et suscitera de nombreuses critiques, jusqu'à la fermeture définitive du musée, le 1<sup>er</sup> janvier 2011. Pourquoi revenir aujourd'hui sur ce naufrage, annoncé avant même l'ouverture de ce temple de l'humour? Simplement parce qu'il illustre parfaitement les propos de Jean-Paul Curmier, dans le texte publié dans notre dossier. Mais aussi parce qu'en réunissant des morceaux d'un dossier patiemment recueillis par le journal *Le Devoir* pendant toutes ces années, cela permet de prendre le recul nécessaire pour mieux jauger les prétentions critiques de l'humour quand il se fait industrie. Merci au quotidien *Le Devoir*, le seul média québécois à avoir couvert cette saga sur toute sa durée : sans cet acharnement de sa part, le travail de contrepoint que nous vous proposons ici n'aurait bien sûr pas été possible.

« Tous les yeux sont braqués sur le nouveau Musée... pour rire qui ouvre ses portes le jour du poisson d'avril. Gilbert Rozon se cassera-t-il la gueule ou fera-t-il courir les foules ? » ♦ Paule des Rivières, « Musée de l'humour. À vos marques. Prêts. Riez ! », *Le Devoir*, 26 mars 1993

[...] l'humour devient ennuyeux sinon douteux quand il ne supporte pas qu'on se moque de lui.

— Jacques Grand'Maison, *Quand le jugement fout le camp*, 1999

Hier soir, la plupart des manifestants qui s'étaient rendus en face du musée, rue Saint-Laurent, étaient associés au groupe Les Animeries. Ils avaient choisi le costume d'itinérant pour deux raisons. D'abord, parce qu'au moment où s'ouvre un musée ayant reçu une imposante manne gouvernementale, la présidente des Animeries, Mme Louise Gendreau, veut rappeler que les petites maisons crèvent.

Les artistes des Animeries (qui font de l'animation et du théâtre musical) ont bien failli se trouver non pas à l'extérieur mais à l'intérieur du musée hier soir. Ils avaient été invités à animer la soirée, en présentant un numéro imaginé par les gens du musée. Ils se seraient déguisés en itinérants et, une fois que les invités seraient passés à table, auraient ouvert leur manteau et présenté le menu du dîner aux invités, inscrits sur un tissu posé sur leur ventre. » ♦ Paule des Rivières, « Le Musée... juste pour rire. Un départ en queue de poisson », *Le Devoir*, 31 mars 1993

la boucherie en direct      l'abattoir de la société du  
spectacle devant témoins      à l'ère du divertissement  
tout existe      les valeurs sont élastiques      plus  
personne de méchant      au pire si le personnel souffre  
il souffre de distraction

— Hélène Monette, *Où irez-vous armés de chiffres ?*, 2014

Le Musée... pour rire est au bord de la faillite, et si les différentes solutions envisagées par son principal promoteur, Gilbert Rozon, ne portent pas fruit bientôt, l'institution, inaugurée le 1<sup>er</sup> avril dernier, pourrait bientôt fermer ses portes.

« Nous n'excluons pas cette solution radicale », a confirmé hier Pasquale Iacobacci, directeur général du musée. Les pertes pour 1993 s'élèvent à 2,2 millions\$. Le manque à gagner prévu pour cette année est fixé à

3,5 millions\$ sur un budget total de fonctionnement qui oscille entre 4 et 5 millions\$. Pour 1995, on prévoit que ce déficit pourrait atteindre 4,5 millions\$ [...].

Pour faire face à ces énormes difficultés, vendredi et lundi derniers, le musée a déposé une demande d'aide auprès du ministère de la Culture du Québec [...]. Des demandes d'appui devraient également aboutir à Ottawa cette semaine [...].

“Demander de l'argent supplémentaire équivaut à un *hold-up*”, a déclaré hier Serge Turgeon, président de l'Union des artistes. » ♦ Stéphane Baillargeon, « Dans le trou pas pour rire », *Le Devoir*, 26 janvier 1994.

Les industries de la culture mettent en marché l'information, les aspirations, les croyances. Depuis l'effondrement du régime soviétique, cette conquête connaît une impulsion nouvelle; une culture mondiale est en train de s'élaborer sous l'égide du capitalisme. La consommation devient l'analogue de la culture. La production culturelle prend le relais de l'expansion industrielle à l'œuvre depuis les siècles derniers. Il s'agit pour les stratégies des grandes organisations de renverser les obstacles que représentent les lois des États afin d'établir un ordre économique qui soit un ordre culturel.

— Fernand Dumont, *Raisons communes*, 1995

« Selon des documents inédits obtenus par *Le Devoir*, de nombreux fonctionnaires du ministère des Affaires culturelles du Québec (MAC) se sont opposés au financement par l'État du Musée... pour rire qui a rouvert ses portes hier après-midi, après une fermeture controversée en février dernier, 10 mois exactement après sa première inauguration.

L'avis des fonctionnaires – dont celui de la sous-ministre des Affaires culturelles – a été ignoré par les politiciens. La ministre de la Culture, Liza Frulla, et le président du Conseil du trésor, Daniel Johnson, ont quand même donné le feu vert au projet, qui a coûté 5,5 millions au Québec, avant de devoir fermer ses portes.

Pendant les trois années qu'ont duré les négociations menant à la mise sur pied de cet établissement, au début de la décennie, l'administration publique québécoise a rempli des dizaines d'avis négatifs. [...]

La manne gouvernementale a tout de même permis l'ouverture du musée, qui a reçu une subvention initiale de 5,5 millions d'Ottawa, une autre équivalente de Québec sur 20 ans et une participation de la Ville de Montréal de 2,5 millions sur cinq ans. Le tout pour un total de 13,5 millions.

Le Musée a pour sa part contracté une hypothèque de 5,5 millions auprès de la Caisse populaire des employés de Radio-Canada. Cette hypothèque a en partie été endossée par la Ville de Montréal. [...]

Sans connaître tout le détail de ces révélations, Pierre-Marc Johnson, frère de l'actuel premier ministre et président du Conseil d'administration du “nouveau” Musée Juste pour rire, a eu ce commentaire, hier, peu

avant d'aller inaugurer l'établissement : “On ne peut pas toujours se fier aux fonctionnaires pour prendre des décisions : certains fonctionnaires étaient contre la création de la Caisse de dépôt il y a 25 ans. Les élus sont élus pour prendre les décisions finales. » ♦ Stéphane Baillargeon, « Le Musée... pour rire rouvre ses portes : 1. Autopsie d'un ressuscité », *Le Devoir*, 20 juillet 1994

[...] l'immoralité ou la faute, aujourd'hui, ne réside ni dans la sensualité ou l'infidélité, ni dans la malhonnêteté ou l'immoralité, ni même dans l'exploitation, mais dans le manque d'imagination.

— Günther Anders, *Et si je suis désespéré, que voulez-vous que j'y fasse ?*, 2011 (1977)

« Le musée d'art populaire, à prix populaire a des défis qui seront relevés avec joie et humour”, a déclaré M. [Pierre-Marc] Johnson. À partir d'aujourd'hui, il en coûtera cinq dollars pour visiter le musée, alors que l'année dernière il fallait déboursier jusqu'à trois fois plus pour rire en boîte. » ♦ Stéphane Baillargeon, « Réouverture du Musée... pour rire : La face continue pour cinq dollars », *Le Devoir*, 20 juillet 1994

Ce qu'il y a de pratique quand les gens ont vraiment des vies de con, c'est qu'un rien suffit à les distraire.

— Virginie Despentes, *Les chiennes savantes*, 1996

« Jamais, dans toute l'histoire de ce Musée [Juste pour rire], une prévision ne s'est avérée. Au départ, pour arracher 13,5 millions aux trois niveaux de gouvernements, M. Rozon avait assuré qu'il trouverait le reste de l'investissement initial de 21 millions dans le secteur privé. Cela s'est terminé, comme l'on sait, par une énorme dette à une Caisse populaire. Pour faire saliver les naïfs, M. Rozon faisait miroiter une fréquentation de plus de 400 000 visiteurs par année; il en a eu le quart. Pour faire taire les sceptiques, M. Rozon avait juré ses grands dieux que son musée s'autofinancerait et qu'il ne réclamerait pas un sou de fonds publics pour son fonctionnement; six mois après l'ouverture, il quêtait dans les ministères [...].

Le stade [olympique] engloutit des fonds publics mais c'est la collectivité qui profite des quelques activités qu'il génère. Il n'est le fief de personne. Le Musée appartient à l'Académie nationale de l'humour, un organisme sans but lucratif (cela dit sans rire!) et il est, tout comme le Festival juste pour rire, un autre organisme sans but lucratif (!), un des piliers de l'empire privé de M. Rozon. Tout se tient, dans cet échafaudage complexe qui lui a donné le quasi-monopole sur la lucrative industrie du rire, et qui en fait l'un des plus grands détenteurs mondiaux de spectacles comiques pour la télévision, dont il achète les droits à ces organismes générateurs d'activités et de talents. Tout cela est parfaitement légal, parfaitement astucieux, et parfaitement juteux. » ♦ Lise Bissonnette, « Culture. Tragédie comique », *Le Devoir*, 25 janvier 1997

[...] malgré les flatteries des flagrants flagorneurs,  
ceux qui pavent sa cour de leurs bonnes intentions :  
qu'ils soient prince sans rire  
vicomte de dépenses  
chancelant chancelier,  
vieux chambellan caduc  
comte à dormir debout  
cacochyme archiduc...  
petits marquis nigauds à perruche poudrée...  
tous balaient le plancher de sottes révérences,  
à grands coups d'encensoir,  
se confondent en courbettes...  
et pourlèchent ses bottes...  
et deviennent carpettes!...

— Sol (Marc Favreau), « Le fou du roi »,  
dans *Presque tout Sol*, 1995

« La dernière tuile vient tout juste de tomber [sur le Musée Juste pour rire]. La semaine dernière, le ministère de la Culture et des Communications sommat le MJPR de remettre en état ses locaux d'exposition où un bar-discothèque a été aménagé, en catimini, l'automne dernier. Sinon, avertissait Québec, la subvention gouvernementale serait amputée d'environ 63 000 \$ par année. La menace a fait ricaner le Louvre de la blague. À son refus d'obtempérer, le musée a même proposé de négocier à la baisse cette pénalité financière. Tant qu'à se moquer, aussi bien pousser l'effronterie jusque-là [...].

Québec a toujours été d'une pathétique mollasserie dans ce dossier [...]. Le ministère de la Culture aurait pu, par exemple, cesser de verser le résiduel de sa subvention de 5,5 millions après l'impasse de 1993, alors que le musée fermait ses portes, moins d'un an après son ouverture. Nenni. Les beaux gros dollars sont maintenant versés à l'endosseur du prêt hypothécaire, la Société de développement de Montréal. Le MJPR est donc soutenu par l'État pour concurrencer les estaminets et les clubs privés des environs du boulevard Saint-Laurent. Même si Québec impose sa sanction après le 10 mars, la situation demeurera grosso modo la même : un bar organisant des soirées *All U Can Drink* sera toujours installé dans un immeuble financé par l'État. » ♦ Stéphane Baillargeon, « Farces à attrapes », *Le Devoir*, 19 février 1999

L'industrie des loisirs est confrontée à des appétits gargantuesques, et puisque la consommation fait disparaître ses marchandises, elle doit sans cesse fournir de nouveaux articles. Dans cette situation, ceux qui produisent pour les mass media pillent le domaine entier de la culture passée et présente, dans l'espoir de trouver un matériau approprié. Ce matériau, qui plus est, ne peut être présenté tel quel; il faut le modifier pour qu'il devienne loisir, il faut le préparer pour qu'il soit facile à consommer.

— Hannah Arendt, *La crise de la culture*, 1961

« Le Musée Juste pour rire (MJPR) vient encore de rouvrir ses portes. Sans blague. Profitant de la belle saison des salles climatisées et du lancement prochain du Festival international Juste pour rire, l'établissement hypercontroversé du boulevard Saint-Laurent, à Montréal, a officiellement inauguré hier une nouvelle exposition intitulée *Les Amuseurs*, destinée aux enfants de 5 à 12 ans.

La dernière expo présentée là, *Je vous entends chanter*, au bien maigre contenu humoristique, avait été louée au Musée de la civilisation, de Québec, en 1997. » ♦ Stéphane Baillargeon, « Musées : Place de la rigolade », *Le Devoir*, 7 juillet 1999

En quelque sorte incapable de goûter, de comparer, serait-ce les déceptions, il ne consomme les plaisirs que pour produire consciencieusement sa part quotidienne de désenchantement. D'avoir acquis ce pouvoir sans limites, il ne connaîtra qu'un très léger vertige de l'être : celui du nombre. C'est que privés de leur dimension imaginaire, tous les plaisirs tournent court [...].

— Annie Le Brun, *Les châteaux de la subversion*, 1982

« Les récentes révélations concernant le lobbying ont braqué les projecteurs sur la Société des événements majeurs internationaux (SEMIQ), un organisme sans but lucratif chargé de distribuer des fonds publics aux grands festivals. Or le Vérificateur général du Québec a déjà remis en question ce procédé qui a pour conséquence de soustraire 30 millions de dollars à l'examen de l'Assemblée nationale. Pour l'ancienne ministre de la Culture, Liza Frulla, cette façon de faire est un scandale.

Ce fonds de 30 millions est géré par la SEMIQ et distribué sur trois ans aux grands événements culturels, sportifs et de divertissement. La majorité des bénéficiaires, dont le Festival Juste pour rire, le Festival de jazz, le Carnaval de Québec, le Mondial des cultures de Drummondville et le Festival international de Lanaudière, sont membres du Regroupement des événements majeurs internationaux (REMI), qui est au cœur de la controverse des dernières semaines [...].

David Heurtel devient le premier secrétaire général de la SEMIQ le 5 juin 2000. Il arrive lui aussi du Festival Juste pour rire, où il s'occupait des relations avec les gouvernements. « Avant, je demandais les subventions; maintenant, je reçois les demandes de subvention. » ♦ Kathleen Lévesque et Stéphane Baillargeon, « Faut-il une société d'État pour distribuer des subventions? », *Le Devoir*, 14 février 2002

L'homme que l'on alimente en culture de confection, en culture standard comme on alimente les bœufs en foin. C'est cela, l'homme d'aujourd'hui.

— Saint-Exupéry, *Lettre au Général X*, 30 juillet 1944

« La ministre du Patrimoine canadien et ministre responsable de la Condition féminine, Liza Frulla, a annoncé aujourd'hui l'octroi de 443 742 dollars au Musée Juste pour rire. Cet appui financier permettra au Musée de regrouper dans un site Web des numéros présentés par des humoristes francophones canadiens au cours des 20 dernières années. Notre gouvernement est fier de travailler en partenariat avec des organismes qui se servent du potentiel immense d'Internet pour aider les Canadiens et Canadiennes à découvrir des pans importants de leur culture, d'affirmer la ministre Frulla. Grâce à ce projet, le Musée Juste pour rire montrera au reste du monde que nous avons un sens de l'humour extraordinaire – un atout essentiel de toute culture. » ♦ « Le Gouvernement du Canada appuie le Musée juste pour rire », communiqué de presse, Gouvernement du Canada, 11 janvier 2005

La tyrannie laisse le corps libre et va droit à l'âme. Le maître ne dit plus : vous penserez comme moi ou vous mourrez. Il dit : vous êtes libre de ne point penser comme moi : votre vie, vos biens, tout vous reste, mais de ce jour vous êtes un étranger parmi nous.

— Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, t. I, 1835

« Le groupe Juste pour rire planifie actuellement un changement de cap majeur pour son Musée de l'humour. L'institution du boulevard Saint-Laurent à Montréal se prépare en effet à être transformée dans les prochains mois en centre de création, de recherche, de diffusion et de formation spécialisé en humour, a appris *Le Devoir* [...].

Pour le nouvel homme fort du Musée [David Heurtel] qui a mis les deux mains sur le volant le 5 janvier dernier avec en poche un mandat de réforme, cet outil culturel devrait toutefois conserver sa vocation muséale, mais pourrait l'exprimer autrement que dans le cadre formel actuel, dit-il. Juste pour rire compte également, pour mener à bien cette transformation, sur le programme de rénovation des infrastructures culturelles annoncé en janvier dernier par le fédéral. Baptisé Espaces culturels Canada, ce programme dispose d'une enveloppe de 60 millions de dollars sur deux ans. » ♦ Fabien Deglise, « Virage en vue au Musée Juste pour rire », *Le Devoir*, 16 mars 2009

Plus les positions de l'industrie culturelle se renforcent, plus elle peut agir brutalement envers les besoins des consommateurs, les susciter, les orienter, les discipliner, et aller jusqu'à abolir l'amusement : aucune limite n'est plus imposée à un progrès culturel de ce genre [...]. Mais l'affinité qui existait à l'origine entre les affaires et l'amusement apparaît dans les objectifs qui lui sont assignés : faire l'apologie de la société. S'amuser signifie être d'accord. Cela n'est possible que si on isole l'amusement de l'ensemble du processus social, si on l'abêtit en sacrifiant au départ la prétention qu'a

toute œuvre, même la plus insignifiante, de refléter le tout dans ses modestes limites. S'amuser signifie toujours : ne penser à rien, oublier la souffrance même là où elle est montrée. Il s'agit, au fond, d'une forme d'impuissance. C'est effectivement une fuite mais, pas comme on le prétend, une fuite devant la triste réalité ; c'est au contraire une fuite devant la dernière volonté de résistance que cette réalité peut encore avoir laissée subsister en chacun.

— Theodor W. Adorno et Max Horkheimer, *La dialectique de la raison*, 1974 (1944)

« Maman, c'est finiiii...!» Le Musée Juste pour rire du boulevard Saint-Laurent a écrit hier le dernier chapitre de son histoire houleuse. Après 17 ans d'activités, l'institution muséale va fermer définitivement ses portes le 1<sup>er</sup> janvier. Les échecs successifs de relance et l'absence de rentabilité ont motivé la décision.

La blague a assez duré. Après 17 ans d'existence, le Musée Juste pour rire de Montréal va définitivement fermer ses portes, faute de rentabilité. Les salles de spectacle, le Cabaret et le Studio, installés à la base du bâtiment, sont également touchés par cette décision « définitive » et effective à partir du 1<sup>er</sup> janvier 2011. » ♦ Fabien Deglise, « Le Musée Juste pour rire ferme ses portes », *Le Devoir*, 4 novembre 2010

Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste : on jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais.

— Blaise Pascal, *Pensées*, 1670

« Le modèle n'était pas viable, répète depuis des jours l'actuel directeur des lieux, David Heurtel. Monter et promouvoir une exposition, ça coûte beaucoup d'argent. Le musée n'a jamais reçu d'aide au fonctionnement. Ça été un handicap. Et le marché montréalais n'a pas été capable d'assurer sa survie », et encore moins le rayonnement de sa collection permanente, composée de 135 000 heures de comédies – autres que celles produites par Juste pour rire –, 8 000 livres, 500 disques... Un immense corpus décliné en 13 langues. Cette collection, constituée depuis 1953 par l'archiviste des lieux, André Gloutnay, devrait rester la propriété de Gilbert Rozon. » ♦ Fabien Deglise, « Musée Juste pour rire – Une blague muséale avec une mauvaise chute », *Le Devoir*, 13 novembre 2010

Le sarcastique et prophétique proverbe qui dit : « Rira bien qui rira le dernier » gagnerait à être ainsi modifié : « Quand celui qui rit le dernier a bien fini de rire, personne ne rigole plus ».

— Pierre Dac (1893-1975) **L**